

... du Président

Le Chapelet d'étincelles

Maurice Fourré, La Marseillaise du Sel

Cela peut être une définition de l'art, valable pour toutes ses polyphonies : la pierre qui crépète sous le ciseau, la toile qui flambe sous la brosse, la lumière du vitrail qui paillette le béton, les pizzicati qui émoionnent les rockers, "les grelots qui tintent à la porte" et annoncent l'arrivée à Paris de Léopold, dans *La Nuit du Rose-Hôtel*. Les étincelles de la surprise et du bonheur d'une révélation passagère ou persistante offerte par l'artiste, les étincelles, ces "filles du feu" nourrissent nos "chimères" et fleurissent l'esprit de l'amateur d'art comme un chapelet de fleurs d'hibiscus ceint au cou du voyageur inquiet lui rend l'enthousiasme de poursuivre son rêve.

Ces étincelles du hasard, ces fragmentations de la lumière et de la connaissance, ces étoiles filantes, j'aimerais les gober, les nouer dans mes neurones, ne pas les laisser filer pour en préserver la chaleur et le feu, en reconnaître les sources et les cibles, en mépriser la trajectoire pour leur donner cohésion et sens, sinon les justifier. Étincelles : jaillissement d'un nouveau savoir à retenir, à comprendre.

Manie du rationnel et de la logique aristotélicienne, pourtant si éloignés de la complexité du réel et de l'affectivité de l'œuvre d'art, native et expérimentale chez le créateur, réceptive chez le lecteur.

Mais c'est bien ce sentiment de dispersion que nous ressentons devant l'accumulation progressive d'informations, furtives ou ostensibles, qui nous parviennent sur la vie et l'œuvre de Maurice Fourré, et que nous tentons d'ordonner pour trouver des corrélations.

À l'observation de nos publications, désormais souvent thématiques, nos adhérents lecteurs et informateurs auront remarqué notre souci de cohérence, malgré le fractionnement des repères. Après la présentation d'un texte ou d'une analyse,

nous parviennent des remarques ou documents complémentaires qui auraient pu ou dû s'intégrer au travail précédent. Preuve de la richesse de la matière encore inexploitée, preuve que nous sommes lus, aussi, preuve que le hasard nous a desservis, ou encore que la dispersion des matériaux entrave une élucidation critique.

Les causes en sont connues : rareté et confidentialité des archives; disparition progressive des rares témoins de la vie de Maurice Fourré; singularité absolue de l'auteur dans son époque, qui l'a maintenu sur les marges, démarquage expliquant les faibles tirages éditoriaux sans publicité aucune; œuvre réduite mais flamboyante, déstabilisante, et d'influence certaine chez nombre d'écrivains avisés et de renom, mais discrets sur l'identité et la production de cette sorte de bijou de famille gardé en réserve; rareté, anonymat des chercheurs ... désintérêt patent des grandes bibliothèques, nationale et régionales, et notamment des régions Bretagne et Pays de la Loire, silencieuses malgré nos sollicitations.

L'enfouissement et la disparité des sources sont des composantes naturelles de toute recherche, et je ne l'aurais pas relaté ici si nous n'étions persuadés qu'une meilleure coordination est possible entre nos rabatteurs de pierres précieuses. Notre recherche se fonde sur le texte et la preuve, et le décryptage de l'imaginaire fourréen passe par l'auscultation du réel, de sa réalité vécue. *Nous invitons donc instamment et amicalement les détenteurs de documents, manuscrits, lettres, photos, indices même indirects* (la mémoire, par exemple) *à nous contacter afin d'harmoniser les démarches*, puisque nous visons la publications des œuvres (presque) complètes. Écrire n'est pas seulement une technique, mais aussi et surtout une manière de penser. Toute information, même fragmentaire, peut témoigner d'une manière d'être. Tout indice, toute étincelle, brillance éphémère d'une découverte factuelle peut enrichir le discours critique. Il n'est évidemment pas question de figer une œuvre non systématique, souvent insaisissable, dans des interprétations conceptuelles totalisantes et incontestables. De chaque étincelle, nous attendons une rupture, un déséquilibre, une accusation, la remise en doute salvatrice de nos catégories

intellectuelles contingentes, pour fuir de possibles contresens, ne pas décolorer la magie et la sorcellerie, ni corrompre "le beau royaume de caresses, d'atrocités et de risques acceptés" (*La Marraine du Sel*), c'est-à-dire, le beau royaume de la poésie.

Il existe une autre recherche, plus fine encore, à croiser avec les précédentes : celle des signes. Non pas seulement l'étude des signes littéraires qui s'intègre normalement dans la recherche déjà évoquée; mais aussi l'étude sémiologique, la vie des signes fourréens dans la vie sociale contemporaine et, évidemment, la vie littéraire. Ils sont innombrables, invisibles, décelables par les seuls fureteurs de la *dérive* (comme disaient les situationnistes). Une multitude d'insaisissables indices qui nous interrogent, parfois nous fascinent, ne relèvent pas tous de l'hermétisme et témoignent de l'évidente influence, proche ou lointaine, qu'exercent aujourd'hui les œuvres de Fourré.

Nous pensons que la collecte minutieuse de correspondances humaines, spatiales, temporelles, thématiques, événementielles ... peut présenter un intérêt, non seulement esthétique, mais aussi explicatif. Et un réseau Fourré souterrain transparaît à travers des livres et des auteurs à la mode et réputés. Des signes nés d'un tissu relationnel et social, qui n'ont pas qu'une valeur anecdotique, et tissent une géométrie arachnéenne et une vie impalpable et pourtant réelle, passant certainement par le néosurréalisme, qui prolonge l'irradiation de notre auteur dans le monde contemporain.

"C'est un Noble-Né (...) un seigneur grandiose (...) On l'a dit toujours vainqueur. (...) Un être (...) universellement dangereux ..." (*Tête-de-Nègre*).

Une nouvelle inédite de Maurice Fourré

Sous le rapport de la quantité, Fourré n'est pas plus un "grand nouvelliste" qu'il n'est un "grand romancier", mais c'est toujours, comme l'autre, un grand architecte : à ses trois nouvelles de jeunesse, dont l'une semble irrémédiablement perdue, font pendant trois nouvelles "de vieillesse", contemporaines de la rédaction de ses trois derniers romans. Parue en 1956 dans *Le Courrier de l'Ouest*, la plus longue, *Tryptique des souvenirs d'enfance*, a été recueillie en 1976 par Philippe Audoin dans *Maurice Fourré, rêveur définitif*. Parue en 1955 dans une revue d'étudiants dirigée par un dénommé Jarry, *Le Papillon de neige* a été publié dans le numéro 5 de *Fleur de lune*. Comme les deux premières, *Magie des univers mystérieux de l'enfance* puise sa matière dans les souvenirs les plus lointains de l'auteur, né, rappelons-le, en 1876. Pour l'exhumer à son tour, nous avons préféré lui donner le titre plus imagé de *La Cravate écossaise*, figurant en sous-titre à sa parution dans *Le Courrier de l'Ouest*. Davantage encore que dans les deux autres, on y rencontre des échos de *Tête-de-Nègre*, grand roman testamentaire auquel Fourré venait de mettre la dernière main. Rappelons-nous, dans la première partie, la scène de la note de français: "Je vous mets un zéro pour votre triste narration individuelle ..." Ici, comme par miracle, le zéro de conduite se transforme en dix. Vétilles que tout cela. Fétichisme du carnet de notes ! Mais qui, mieux que Fourré, a su dire l'influence traumatisante de l'évaluation numérique, donc abstraite, des performances scolaires sur des esprits en proie à la fièvre de la "vraie vie" ? Aux chiffres, Fourré préfère les lettres, grâce auxquelles, dans la tête du cancre affabulateur, toutes les écoles peuvent devenir buissonnières. C'est un homme de qualité.

Bruno Duval

La Cravate écossaise

Magie des univers mystérieux de l'enfance

Nicolas était un enfant plus malicieux que moqueur. Il n'était pas méchant, mais s'enivrait de ses malices.

Nicolas était un farceur.

Sa mère, le découvrant si turbulent entre ses sages frères et sœurs, disait avec une inquiète et souriante sévérité :

- Notre Nicolas est un vrai petit diable. Ses yeux sont comme des pistolets. Il est malin comme un singe ...

Parfois le garçon s'enfonçait dans un silence.

- À quoi rêves-tu, mon petit Nicolas ?

La magie d'un univers mystérieux, qui entrouvrait ses labyrinthes obscurs sous de célestes immensités éclairées de boules astrales, semblait frôler d'un souffle d'outre-monde l'enfant soudain muet comme un homme.

- Je préfère te voir rire, Nicolas, disait sa mère. Le visage de sombre poète, dont tu te masques tout à coup, m'inquiète.

Durant ces silences mystérieux, s'offrait à l'imagination de Nicolas la magie du monde. Âgé de trois ans, il avait subi, dans son intelligence fragile et son inconstante sensibilité, les chocs du saisissement devant l'incompréhensible, en quelque insolite événement dont ne songeait à rire le minime expérimentateur ...

A la foire Saint-Lô, sous les tours colossales du château d'Angers, sur la montueuse place triangulaire, on achetait jadis aux enfants des moulins de papier coloré, qui tournaient au souffle timide et hasardeux d'avril, à l'extrémité d'un jonc flexible, et des oiseaux de terre crue qu'on emplissait d'eau pour souffler par la queue perforée un gazouillis chanteur, pour les nids du printemps sous les murs de Saint-Louis.

La foire Saint Martin sentait les châtaignes grillées. `

Sur l'antique place des Halles, aujourd'hui place Imbach, de temporaires constructions en bois, que l'on appelait les bancs, présentaient aux acheteurs des tissus, de la quincaillerie, de la

vaisselle et vendaient des jouets.

Pourquoi Nicolas voulait-il toujours arrêter sa mère devant l'éventaire d'une marchande de cravates multicolores, rangées bien à plat sous le ciel tendre et discret d'automne ?

- Suis-moi bien, Nicolas ... Ne t'attarde pas ! ...

La vieille marchande, immobile comme une cire, guettait Nicolas d'un œil vigilant, derrière l'étalage forain.

D'une vive main de ouistiti, l'enfant Nicolas a touché une cravate écossaise et dérangé tout l'alignement.

- Voilà un petit garçon très mal élevé ! dit la marchande.

La maman s'arrête, se retourne. Elle regarde la vieille femme dans les yeux, et dit, d'une voix tremblante de colère contenue :

- Vous avez raison, Madame. Mon enfant a été fort mal élevé. Pour le punir, je ne lui achèterai pas de cravate.

Suffoquée de regret, la vendeuse répond d'une voix de miel :

- Pardonnons aux enfants ! Le vôtre est pétulant parce qu'il a été bien soigné : il est en bonne santé. Ce petit est charmant. Il se repent gentiment d'un moment de vivacité, et mérite une cravate, qui l'embellira plus encore ...

- Non, Madame, répond la maman. Vous l'avez trop dit : cet enfant est mal élevé. Il mérite une punition dont il se souviendra toujours. Qu'il observe bien votre magasin ! Ni pour ses frères et sœurs, ni pour lui, je n'achèterai jamais à votre étalage une cravate, que je pensais déjà leur offrir...

Nicolas a poussé des hurlements.

Il n'écouterait plus sa mère qui lui disait :

- Allons-nous-en, maintenant ! La marchande a reçu la punition de son impolitesse ...

Nicolas se roule sur le trottoir en criant :

- Je veux une cravate.

Sa mère a dû le traîner hors des bancs de la foire.

Malgré toutes les explications d'une maman qui cessait de sourire, Nicolas a été des années avant de comprendre par quel mystère affreux, il avait été, et ses frères avec lui, privé d'une cravate d'homme, pour infliger une sanction à une marchande, dont l'étalage avait été offensé par un pétulant garçon, moqueur et repentant.

- Je veux ma cravate écossaise.

Le soir à la maison, la mère en dînant a tout raconté au papa.

Éclatant d'un bon rire, le père interpelle Nicolas :

- Tu n'as rien compris à ce qu'a dit ta mère à la marchande, mon pauvre petit. Il n'était pas question pour toi d'une cravate. C'était une farce ! ...

UNE FARCE.

Alors Nicolas ne saura plus quel nom donner à tout ce qui est incompréhensible, dans l'immense et changeant univers qui l'entoure, de toutes parts, son cœur avide et ses yeux curieux.

Pour l'emmener coucher, sa mère lui a dit :

- Il est temps de dormir, Nicolas. Regarde bien la pendule : il est minuit.

- Comment se fait-il, songe Nicolas, que la grande aiguille marque minuit quand il fait encore jour ? ...

- Au lit ! dit la maman. Nous sommes au milieu de la Nuit.

- Alors pourquoi y a-t-il, au plafond de la chambre enfantine, les mouvants reflets fragmentaires du soleil, qui descend lentement derrière les eaux fuyantes de la Mayenne et de la Sarthe réunies ? ...

MYSTÈRE.

Plus âgé de quelques années, Nicolas a été conduit, comme demi-pensionnaire, dans une curieuse institution privée du haut de la ville, petite école aujourd'hui disparue, où ses parents pensaient que la turbulente singularité du nouvel écolier rencontrerait plus d'indulgence et de compréhension charmée.

- C'est un enfant magique, confiait bientôt à sa femme, songeuse et maternelle, le maître de la puérile université. Nicolas invente des farces secrètes, tellement extraordinaires que je reste parfois quelques jours avant de découvrir la malice ingénieuse et comique d'un événement en apparence naturel, qui me déconcerte et me ridiculise ... L'ingéniosité imaginative d'un petit diable, sournoisement en éveil, m'enveloppe patiemment d'inventions étranges et tortueuses, jamais méchantes, mais mystérieuses, et qui faussent soudain, dans un rire étonné, sur un point minime délicatement choisi, les rapports de ma personne physique avec le curieux et fascinant univers qui nous entoure ...

Dirigeant une classe de quarante élèves, d'âges divers et souvent déchaînés, le disert professeur, au surplus de tempérament débonnaire et rêveur, pouvait-il déceler dès son éclosion le mystère narquois d'un des nombreux événements imprévus, naissant dans le cycle foisonnant de ces journées tourbillonnantes, parmi la rumeur et l'agitation multiple d'une république enfantine ?

- C'est très difficile ! disait le bon chef d'institution, s'essorant le front avec un mouchoir brodé de son nom. Dans mes moments de lourde lassitude, ce curieux enfant, qui m'observe en silence, m'enveloppe d'un monde de charmes, que je sens m'envoûter trop gentiment. Et je ne sais jamais en quel point mystérieux se prépare le rire, ou le sourire, qui va naître et m'étourdir, en m'étonnant et malgré moi m'amusant de rire...

- Tu me fais sourire de toi, mon pauvre Émile !

Il y avait une cloche dans la cour de l'école, pour signaler la rentrée dans la salle d'études. Émile a mis trois mois à s'apercevoir que le cordonnet qui lui permettait de faire tinter le bronze et qu'il rencontrait jadis bien à portée de sa main distraite, lui imposait graduellement d'entreprendre, sous les yeux trop attentifs de la confrérie écolière, un bond, chaque semaine grandissant, pour l'atteindre.

- Ce sont les intempéries du ciel - nuages de rêve, lune mielleuse, impérial baiser solaire - qui ont affligé et racorni le cordon, annonciateur de nos heures de labeur et de récréation, expliquait déjà Nicolas, lorsque le pauvre maître s'aperçut qu'une secrète main anonyme avait rogné chaque jour quelques fils du chanvre.

Une légendaire semaine, la flamme des papillons du gaz se plut à effectuer des bonds étranges, faisant passer de la lumière infinie à l'ombre éternelle les élèves en rumeur diabolique dans la salle d'études. Et le pauvre Émile courut trois fois se faire bafouer au bureau de la Compagnie du Gaz, où il venait réclamer contre une intrusion des eaux de la Loire dans son tuyau de plomb, avant qu'il eût suspecté l'intervention d'une main magique ...

On sut apprécier aussi, dans le petit institut privé, l'aventure d'un chapeau directorial, qui fut connu assez vaste naguère pour

coiffer aisément la tête puissamment meublée du chef bienveillant et responsable des Études élémentaires, et qui, progressivement, ne pouvant plus s'enfoncer jusqu'aux deux oreilles, restait perché sur la cime d'un crâne oblong de penseur dolichocéphale. Un journal entier, avec les réclames et les insertions des officiers ministériels, avait été, par bandes hebdomadaires, insinué secrètement entre le cuir et le feutre.

- La tête de notre maître grossit de jour en jour probablement ! observait poliment Nicolas impassible et songeur.

Un jour inoubliable, on allait découvrir M. Émile, qui dormait dans la cuisine, accoudé sur la table ménagère, un litre vide entre les bras.

- Je n'ai jamais touché à cette bouteille, retrouvée près de mon visage, quand je dormais si las, disait le maître.

- Monsieur le Chef l'aura peut-être saisie en rêvant, répondait Nicolas, voilant sous une frange de cils baissés ses yeux pétillants et tendres.

Chaque soir se déployait, dans la classe centrale de l'école, la cérémonie solennelle du carnet, où le chef d'Institution devait apposer méticuleusement la série des notes méritées par les élèves, sous la responsabilité de sa signature, suivie d'un paraphe anobli d'arabesques savamment graduées.

Le grand drame commençait.

Depuis trop longtemps, Monsieur Émile rencontrait de diaboliques difficultés pour administrer sa signature, sur la page du carnet que lui présentait Nicolas, dans la redoutable arène écolière, où guettait le maître hésitant, toujours plus resserré, un cercle fixe d'yeux étincelants. Paré de mansuétude, faible, aimable, passionnément curieux de l'innombrable mystère enfantin et de l'univers créateur de ses fantaisies toujours renaissantes, cet homme trop bon en était arrivé à s'impatienter légèrement, à se laisser plutôt, durant la clôture des journées trop lourdes pour lui, quand il avait terminé son enseignement quotidien.

Il avait tout subi de la bataille enfantine, au moment du jeu cruel, quand il essayait de rassembler sa pensée, pour mesurer, à l'intention des attentifs parents d'élèves, le résultat de ses efforts hasardeux ...

Un jour c'était l'encre de sa plume qui ne prenait plus sur le papier du carnet passé à la cire. Le lendemain, la plume était cirée et n'acceptait pas l'encre. Le gaz s'éteignait, et pour le rallumer les allumettes étaient mouillées. M. le Chef sortait des allumettes neuves de sa poche : c'était le plâtre du mur qui était imbibé. Tout s'allumait : c'était la table qui culbutait du haut en bas de sa petite tribune ...

Lassé soudain au-delà de tout, découragé, rassemblant ses dernières forces de combat ou de diplomatie patiente, le maître relève la tête soudain, replie le carnet sans écrire, le tend à Nicolas, parmi la stupeur muette du troupeau enfantin, et dit doucement :

- C'est fini, mon enfant. Je n'écrirai plus moi-même sur votre carnet. C'est vous qui demain inscrirez sur la page blanche la note que vous jugerez avoir méritée; et vous signerez pour le maître, qui se tait.

Au lendemain de ce jour, le curieux moment est survenu où Nicolas, assis devant le bureau d'enseignement directorial de la petite école, a signé ses notes Il les présente maintenant à sa mère, qui regarde, étonnée, le carnet, puis l'enfant.

Tout d'abord, la maman semble ne rien comprendre. Puis elle interroge Nicolas, qui lui explique à peu près ceci :

Le petit magicien s'est transformé en tout son être dans une seule journée. Depuis le matin jusqu'au dernier coup de cloche, il s'est fait voir diligent, travailleur, respectueux et discipliné. Dans son éblouissante transformation, il a fasciné toute la classe et le maître, comme le prince charmant des écoliers éclos d'un rêve merveilleux de la nuit féérique.

À la fin de la journée, il a présenté poliment son carnet à M. Émile, qui le lui a rendu pour que la nouvelle Perfection trace Elle-Même ses appréciations touchant les mérites qu'elle a bien voulu déployer durant le jour écoulé.

Courtois, légèrement souriant, Nicolas ne pensa pas se permettre d'apposer sur la feuille des aveux, une note qui fût supérieure à son zéro habituel, que suivit sa signature, sans paraphe.

On vit alors une chose extraordinaire, beau témoignage d'une

estime particulière. Le chef de l'institution, prenant des mains de Nicolas la plume, traça sur le carnet, devant le zéro, un bâton qui donnait un dix, faisant monter l'appréciation du néant absolu au maximum de la considération écolière. D'autre part, Émile daigna enrichir de son savant paraphe la maigre signature où Nicolas s'était contenté d'un mot.

La maman bienheureuse a tout compris... Le petit diable acceptant la lumière vient de faire sa mue matinale dans un beau costume d'or ! ...

Pleurante et riieuse, rayonnante, elle se penche sur Nicolas, l'embrasse et dit :

- Mon pauvre chéri, pour ta récompense, je vais t'offrir, dans l'émerveillement de nos espérances, la plus belle cravate écossaise

Le Courrier de l'Ouest
26 janvier 1956

Six lettres de Maurice Fourré à Jean Paulhan (II)

Les deux premières de ces six lettres ont été publiées dans *Fleur-de-Lune* n° 9. Voici donc, après une interruption due à la richesse du matériau traité dans *Fleur-de-Lune* n° 10, les quatre dernières, datées de 1955 à 1958.

Angers, le 4 janvier 1955

Mon cher Maître et Ami,

Je serais bien heureux s'il m'était permis d'avoir la chance de vous voir, venant à Paris pour le service de presse de La Marseillaise, qui aura lieu après-demain, vendredi 6.

M. Hirsch pourrait, en vue de vous déranger le moins possible, me transmettre le message de votre intention ; et je serais à votre disposition, le jour même ou à un autre moment.

Je puis d'autre part vous donner mon adresse. L'Hôtel Littré étant occupé encore, je crois, par les Américains, je descendrai tout près de la gare Montparnasse, Hôtel de Versailles, 60, Boulevard Montparnasse, téléphone Babylone 01.25.

J'ai l'espoir de vous communiquer immédiatement une offre d'André Breton, relative à la publication éventuelle de l'équivalent de dix à douze pages dactylographiées de Tête-de-Nègre dans le premier numéro d'une revue intitulée Le Surréalisme, même¹. Naturellement, je suis très sensible et flatté de cette proposition, touchant une œuvre non encore communiquée. Mais je sais mes devoirs vis-à-vis de la maison Gallimard, et vous-même ; aussi je m'empresse de vous rendre compte de la question. Par le même courrier, rentrant d'un petit voyage de détente, je préviens André Breton que je me trouverai incessamment à Paris, et que je le verrai.

¹ Ce projet ne se réalisa pas, le premier numéro du Surréalisme, même ne devant d'ailleurs paraître qu'à la fin de l'année 1956.

Mon cher Maître, en tout ceci, je ne cherche qu'à faire au mieux, et ce que je dois.

Veillez me guider pour m'indiquer la route et me dire ce qu'il faut faire.

Maurice Fourré

Angers

23, quai Gambetta

le dimanche 7 août 1955

Cher Maître et Ami,

J'ai reçu avec une joie bien grande et une gratitude toute particulièrement douce envers vous, le contrat relatif à La Marraine du Sel, que vous avez bien voulu accueillir d'une façon inoubliable pour moi. J'ai tardé à vous le dire, en mes timidités de marbre ; et ma voix de multiple exil s'ajuste mal aux désirs d'une sensibilité qui n'aura jamais tant vécu, dans cette boucle d'un destin curieux et souriant sous ses poudres innombrables.

Je vais me faire, avant que vous me le permettiez, le plaisir de vous adresser un petit livre où figure le dessin et la couleur des tapisseries de l'Apocalypse, qui vous parleront mieux que moi, mon cher Maître. Et j'y ajouterai pour mon rire angevin, changeante fleur de l'immuable amitié, qui frise, en approchant de Chinon, le rire plus sonore de Touraine, une gentille monographie de Richelieu, quadrilatère où consentit à s'éteindre mon amie, La Marraine du Sel, inoubliée.

Je vous prie, mon cher Maître et Ami, d'excuser ce mot multicolore, et d'agrèer, avec ma gratitude profonde, mes vœux d'heureuses vacances, et l'expression de la fidélité et de l'admiration d'un cœur ami.

Maurice Fourré

La Marraine démarre très bien dans la région. Et je m'en occupe activement en centrant mon effort chez mon libraire personnel qui a fait une grosse commande.

Votre dévoué

Maurice Fourré

Angers le 6 juillet 1958

Mon cher Maître,

Je suis revenu chez moi, ravi de cette inoubliable causerie que vous m'avez accordée, me permettant de vous exprimer quelque part de ma respectueuse admiration, de ma gratitude, et de mon affection. Je vous en remercie de tout cœur, avec simplicité.

Docile à votre suggestion, je me ferai joie d'adresser à André Breton l'hommage d'un exemplaire dactylographié de cette 11ème version de Tête-de-Nègre, n'oubliant pas que c'est lui-même qui m'a fait l'honneur de me présenter à vous, en ces années 49-50 qui me font un souvenir d'avant-dernière jeunesse ...

Maintenant, j'attendrai avec un peu plus d'espérance, le sort qui sera alloué à cet ouvrage, dont je n'ignore point l'incommode singularité, et dont le responsable essaye, ou réussit trop bien, son hara-kiri.

Vous prie de présenter mes hommages à Mme Dominique Aury, veuillez agréer, mon cher Maître et ami, mes fidélités d'esprit et de cœur.

Maurice Fourré

À cette missive, Jean Paulhan répondit : "Cher Monsieur et ami, je vais presser Gaston Gallimard autant que je le pourrai. Merci de votre lettre, et moi aussi j'ai été enchanté de vous entendre, de mieux vous voir, de mieux vous connaître."

Angers, dimanche 20 juillet 1958

Mon cher Maître et Ami,

Oui, je ferai de tout mon mieux personnellement, pour aider le cheminement de Tête-de-Nègre. C'est un affectueux devoir pour moi, et une joie. En particulier, je viendrai à Paris toutes les fois et tout le temps qu'il faudra. Mes dispositions sont prises à cet égard, en conformité de cette ferme résolution, qui m'est infiniment agréable.

Oui, j'ai répudié le "Masque" d'amer celtisme, derrière lequel je glissais dans un coupable hara-kiri. J'ai commencé déjà à reprendre contact avec des amis diligents, dans la pensée de T. de Nègre.

Oserai-je vous dire à quel point je vois combien ce *Tête-de-Nègre* a conduit sa vie intérieure dans votre direction, parmi les champs d'ombre et les clartés soudaines de mon émoi ... Oserai-je avouer enfin que depuis longtemps me hante le rêve de voir votre nom briller à la dédicace de mon livre imprimé, comme il est dans mon esprit et dans mon cœur. Je serais profondément heureux et fier, si vous faisiez à mon œuvre et à moi, voués côte à côte à votre haut patronage, l'honneur d'agrèer notre timide demande. Et si vous ne pouviez le faire, cher Maître, je n'en serais pas moins votre perpétuellement reconnaissant

Maurice Fourré

"Cher ami", répondit Jean Paulhan, "merci ... et bien sûr je serais très fier si *Tête-de-Nègre* m'était dédié."

ÉCHOS ET NOUVELLES

Inédits et documents

par J.P. Guillon

Le premier document que vous allez découvrir complète, et achève, l'histoire singulière des relations entre Colette Audry et Maurice Fourré, évoquée dans le bulletin n° 10²; quant au second, il montre à quelles sourdes manœuvres, venues d'un milieu politique dont il ne connaissait rien - sauf les retours de boomerang - Maurice Fourré fut parfois en butte, dès lors qu'André Breton s'occupa de diffuser l'œuvre de son cadet (en littérature !) que rien n'annonçait dans les années sombres de l'après-guerre et qui lui était tombée entre les mains comme un cadeau. Il s'est d'ailleurs empressé de dire dans sa préface au *Rose-Hôtel* ce qui en faisait le prix à ses yeux : "Œuvre enfin dont toute amertume est exclue (...) toute de ferveur et d'effusion vers ce qui fait le prix de chaque instant ..." Mais ce que le vieil Angevin, ainsi salué et dévoilé au public ignorait à l'époque, ou ne pouvait savoir, c'est que dans le milieu des lettres et des idées, son introducteur était attendu, à gauche comme à droite. Sous la plume et, semble-t-il, l'autorité d'André Rousseaux (qui s'en souvient aujourd'hui ?), *Le Figaro* s'amusa de ce nouvel avatar du surréalisme (alors que Breton lui-même n'utilise jamais le terme dans sa longue préface au roman) - Philippe Audoin s'est d'ailleurs plu à en décortiquer les galéjades dans son *Maurice Fourré, rêveur définitif*, au Soleil Noir.

Quant à la gauche, c'est miracle si Colette Audry a pu imposer aux *Temps modernes* son étude sur *La Nuit du Rose-Hôtel* (cf *Fleur de Lune* n° 10), mais on ne pouvait espérer autant d'intelligence et de mansuétude dans les colonnes d'obédience plus stalinienne,

² On remarquera qu'en écrivant son texte pour *l'Express*, Colette Audry avait encore en tête les remarques de Fourré qu'elle avait notées des années plus tôt dans ses carnets, sur Nerval, par exemple ("donnant au style cette liberté élastique de déambulation nocturne", ou sur le village et les alentours de Gouarec ("ici, le schiste noir est sépulture ... ressemble à l'entrée du tombeau de Lazare"), et qui servent de cadre à toute une partie de *Tête-de-Nègre*).

pour qui la bête noire était en France, à l'époque, le surréalisme, et Breton en particulier. Imperturbable (mais pas tant que cela), sidéré par tant d'animosité, Maurice Fourré découpait dans la presse, et collait, sur un grand cahier réservé à cet usage, tous ces papiers et entrefilets où il ne se reconnaissait pas, et qui l'affectaient plus souvent qu'il ne lui mettaient du baume au cœur. Depuis lors, de ce côté-là, bien des verrous ont, par bonheur, sauté, et l'on n'en est plus au temps où *Les Lettres françaises* pouvaient se permettre des critiques d'une mauvaise foi aussi évidente que dans celle-ci (je la cite en entier, car elle est peu connue et vaut son pesant de fiel). Rendant compte, si l'on peut dire, du premier ouvrage de Maurice Fourré, un journaliste anonyme, qui signe "Judex" (sic) écrivait, le 9 novembre 1950, dans l'hebdomadaire d'Aragon, cet accusé de réception visiblement télécommandé. On admirera en passant le courage de ce justicier stalinien qui, pour attaquer André Breton, s'en prend à un homme dont il ne connaît rien, qui ne fut jamais "marchand de biens", et qui ne s'est enrichi ni par la poésie, ni par "quelque chose d'approchant".

À l'évidence, on est ici plus près du règlement de comptes, sur ordre et à gages, que de l'examen critique et attentif d'un ouvrage, aussi poétique qu'imprévisible, et le principal intéressé a dû avoir du mal à en croire ses yeux.

Tête-de-Nègre, par Maurice Fourré

L'œuvre posthume d'un jeune auteur qui a débuté à 75 ans

À l'automne 1950, André Breton lançait chez Gallimard la collection *Révélation* dont le premier numéro, sous couverture rose praline, s'ornait d'une espèce de phare propre à intriguer les flâneurs de librairie. Le livre s'intitulait *La Nuit du Rose-Hôtel*. La collection n'alla pas plus loin, comme si ce premier livre, défendu par sa singularité, n'avait pu seulement souffrir la parution d'un second.

L'auteur, Maurice Fourré, alors âgé de soixante-quinze ans - "ce qui tout de même fixe à la présomption humaine des limites tolérables", constatait André Breton dans sa préface - y avait distillé les rêveries d'une longue existence menée tout entière

en marge des activités de son époque, de son milieu angevin et bourgeois, mais, semble-t-il, de toute époque et de tout milieu imaginables. On pensait à un spectacle de marionnettes manœuvré par un éternel rôdeur de foire, aux tours d'un jongleur errant sur les routes de pèlerinages. Gérard de Nerval est peut-être le seul dans notre littérature qui ait su donner au style cette liberté élastique de déambulation nocturne. Mais au travers des récits fantasmagoriques de quelques personnages peu reluisants, rassemblés un soir de juin, dans le salon de réception d'un petit hôtel de passe du quartier Montparnasse, affleurait toute une épaisseur de culture française, de sensibilité catholique et de provincialisme des bords de Loire. Impossible de deviner où finissait le mysticisme, où commençait la mystification.

Du même auteur, *Tête-de-Nègre*, qui paraît aujourd'hui, est un livre posthume. Le manuscrit allait être imprimé quand Maurice Fourré mourut, il y a quelques mois. Ce qui donne à sa dédicace : "À Jean Paulhan, silencieusement" une résonance impressionnante. Aussi fantasque, aussi déroutant que le *Rose-Hôtel*, il baigne néanmoins dans un tout autre éclairage. Le héros, parti lui aussi des pays de Loire, aboutit au centre de la Bretagne. Cet itinéraire a un sens. Le pays de l'Ouest est le pays des morts. La présence de la mort hantait déjà le "Rose-Hôtel", mais elle était ressentie comme une sorte d'évaporation lumineuse, quand l'aube se lève à la fin d'une brève nuit de solstice. Ici, dans les gorges du Daoulas, sur les bords du Blavet, autour de l'Abbaye de Bon Repos, on communique avec le monde souterrain ; le schiste noir est sépulture, et l'ouverture même des maisons, avec ses blocs mal équarris, ressemble à l'entrée du tombeau de Lazare. On dirait que, s'aidant de poésie, de bonhomie, voire d'une afféterie très particulière, comme d'autant de procédés incantatoires, l'auteur ait voulu à la fois susciter et apprivoiser la mort, déployant son histoire comme un grand filet irisé où elle viendra se prendre.

Le narrateur, Hilaire Affre, dit Basilic, enfant adultérin, désespoir de son père, tendre et cruel, rêveur et aventurier, divisé entre ses deux natures, débarque un soir dans une auberge bretonne. Il sera messager de mort. La même nuit

s'éteindra, dans un grand cri, au Manoir des Trois Cailloux, le baron Déodat de Languidic, âgé de quatre-vingt-treize ans, quatre fois veuf, despote et paillard en son temps. Cette fin opportune permettra le mariage d'Hilaire et de Soline de Languidic, petite-nièce et fille adoptive du vieux seigneur. Ils hériteront de la fortune, et Hilaire adoptera le jeune César, fils naturel de la pure Soline.

Qui a tué le baron ? Un jeune vieillard de soixante-dix neuf ans, "Le Monsieur Anonyme", sorte de feu-follet inquiétant qui, pour impressionner sa victime, lui est apparu derrière un carreau, le visage affublé d'un masque de nègre pareil à celui qu'elle se plaisait à porter. Devant ce surgissement de son double, Déodat meurt de saisissement.

Le criminel disparaît sans laisser de traces. Est-il mort lui aussi ? Cet anonyme porte d'ailleurs un prénom : Maurice, celui même de l'auteur du livre. Narrateur dédoublé, baron masqué, Monsieur Anonyme chargé de duplicité, autant d'incarnations ambiguës d'un seul et même créateur insaisissable.

Maurice Fourré est un héritier français du grand romantique allemand Jean-Paul : même prolifération chez tous deux de l'imaginaire, même combinaison de malice et de mysticisme cosmique, mêmes jeux de prismes et de miroirs, même acuité réaliste de l'observation sous les chatoiements de la fantaisie. Le romantisme baroque de Jean-Paul était déjà assez exceptionnel dans l'Allemagne d'il y a cent soixante ans. L'apparition d'un phénomène analogue dans la France d'aujourd'hui tient de l'extraordinaire. Il semble bien que, de toutes les sciences humaines, l'histoire littéraire soit de loin la plus balbutiante.

Il se pourrait, en tout cas, que, sur les vrais amoureux de littérature, sur ceux qui savent lire sans hâte, et pour qui lire c'est surtout relire, l'œuvre de Maurice Fourré exerce, dans les années à venir, une influence diffuse et souterraine aussi importante que, sur les hommes de la première moitié du XIXème, celle de Jean-Paul.

Colette Audry
L'Express 17 mars 196

Maurice Fourré : La Nuit du Rose-Hôtel (Gallimard)

C'est M. Maurice Fourré, 74 ans, qui inaugure la collection *Révélation*. À son sujet, la presse a parlé d'un Douanier Rousseau de la littérature, sans doute par quelque ignorance des chroniqueurs, qui se figurent encore que le Douanier a été victime d'une farce d'Apollinaire. Avec *La Nuit du Rose-Hôtel*, de telles suppositions sont exclues, et M. Maurice Fourré a pu séduire des esprits aussi différents que MM. René Bazin (pour quelques nouvelles jadis publiées) et André Breton.

À vrai dire, *La Nuit du Rose-Hôtel*, plutôt qu'un roman, est le plan pratique, souvent charmant et rempli de trouvailles, et de bonheurs d'expression, d'un roman qu'eût pu écrire M. Fourré, s'il en avait eu envie et si ses occupations d'homme d'affaires lui en avaient laissé le temps.

De la à croire que ce livre inaugure un genre, il y a du chemin. C'est ce chemin que parcourt, avec de biens gros sabots, André Breton, saluant cette œuvre en des termes qui feraient trembler pour la littérature noire, si, quelques lignes plus haut, ou plus bas, la vie de M. Fourré, qui est marchand de biens, ou quelque chose d'approchant, à Angers, n'était présentée comme un exemple de "la liberté ... réussissant à ses frayer un chemin à travers la nécessité".

Après avoir eu les goûts de René Bazin - ce contre quoi on n'a rien à dire - on voit que M. Breton a maintenant les idées de Guizot, dont l' "Enrichissez-vous" est présenté comme la dernière trouvaille du surréalisme, en fait de maxime morale.

Ce qui, il faut l'avouer, enlève son crédit à ce qui est dit, quelques lignes plus bas, ou plus haut ...

Judex
Les Lettres françaises
9 novembre 1950

**MAURICE FOURRÉ, PRIX GONCOURT OU PRIX RENAUDOT À TITRE
POSTHUME ?
IL N'EST PAS TROP TARD !**

C'est en effet la distinction qui vient d'échoir à Irène Némirovsky, écrivain d'origine russe, disparue en 1943, Renaudot 2004 pour son roman *Suite française*.

Le jury rendait ainsi hommage à l'ensemble de son œuvre, qu'il n'avait pas su reconnaître dans les années trente. Le remords engendre de tels retours de mémoire qu'il n'est pas illusoire d'imaginer sortir du noir ... Tête-de-Nègre, et rendre à Beau Désir ... sa réalité.

- Attendu que :

Le jour et à l'heure de la proclamation du palmarès, l'émission *Tout Arrive* (!) battait son plein sur France-Culture, où l'on recevait un autre écrivain, vivant, lui, fervent questionneur, entre autres problèmes, de l'ésotérisme et de la quête des valeurs : Frédéric Tristan (Prix Goncourt 1983 pour *Les Égarés*³). Il y débattait passionnément de son alchimie mentale pour cultiver et traduire, dans les mots et le style, l'imaginaire. Dans son nouveau livre, *Un Infini singulier, Journal d'une Écriture 1954-2004* (Fayard), réunissant cinquante ans d'écrits épars, on lit page 749 en exergue d'une nouvelle intitulée *Mon Ami Salvat*, ceci :

"Pour trancher de cette délicate question, il importera de ne négliger aucun des repères que l'auteur semble avoir voulu nous fournir.

André Breton, Préface à *La Nuit du Rose-Hôtel*".

³ À noter que F. Tristan fut le mari d'Yvonne (dite Francesca) Caroutch, auteur de la notice "Rose-Hôtel" du *Dictionnaire des Œuvres érotiques* (au Mercure de France). Elle y invoque l'influence de Fourré sur plusieurs auteurs adeptes du genre. Par ailleurs, le jeune Frédéric Tristan fut recommandé à Breton par Malcolm de Chazal, qu'il avait rencontré à l'Île Maurice, où Tristan, filateur de son état, s'était rendu pour une commande de coton ... Ainsi de Fourré, quinquagénaire en rupture de ban, que Gracq et Carrouges recommandèrent au même Breton. D'une génération l'autre, des schémas se répètent.

Bien que le Professeur Adrien Salvat soit directeur de l'Institut psychiatrique de Villejuif, spécialiste des masques et des rêves, pourquoi diable ne pas avoir mentionné le nom du fantasque et divin auteur de ladite *Nuit* ? Le deviner ne tombe pas sous le sens du lecteur, ni ne relève d'un diagnostic médical.

On vérifie par là combien le brio d'un préfacier peut oblitérer, pour la postérité, les talents de son poulain.

Mais qu'importe, on aura noté que Frédéric Tristan est un lecteur de notre Angevin.

- Attendu que ce n'est pas tout, et que :

Dans l'effervescence des débats qui ricochaient des Goncourt et Renaudot à *l'Infini singulier*, j'atteste sur l'honneur qu'il fut déclaré par une intervenante sur France-Culture, le 8 novembre 2004, à 13h23, la pensée suivante, haut témoignage de l'esprit humain et d'une évidente clarté sidérale :

"Il faut préférer *la Nuit du Rose-Hôtel* de Maurice Fourré à *La Peste* de MARCEL Camus."

... ce dont nous n'avons jamais douté, et cela rapporté ici dans un but éminemment polémique quant à l'épanouissement de l'imaginaire dans la littérature.

Parmi les 1030 pages du livre de Frédéric Tristan, qui citait Breton, je n'ai pu établir si cette reconnaissance pouvait aussi lui être créditée. Mais je n'en doute pas non plus - le lapsus en moins, évidemment. Amis lecteurs, à vos marques ... page !

On voit que les prix Goncourt et Renaudot et leurs marges mènent à tout, jusqu'à la redécouverte de vérités majeures. Il reste à cette éminente Académie plus que centenaire à assumer jusqu'au bout les conséquences directes et indirectes des débats qu'elle suscite : couronner le créateur de Beau Désir.

À cet effet, nous recrutons dès maintenant un (une) chargé(e) de relations publiques, longue expérience exigée⁴, mais il ne lui sera pas prescrit de prospecter jusqu'au Nobel...

A.T.

⁴ ... avec résultats probants dans le secteur de l'édition

FOURRÉ DANS LE POLAR

I. Languidic/Adamsberg ?

Fred Vargas, auteure des poétiques romans policiers qui font les délices de lecteurs sans nombre - dont nous sommes - s'est retrouvée ces derniers mois sous les feux de l'actualité pour avoir défendu la cause de Cesare Battisti, son confrère italien, menacé d'extradition pour des faits remontant à plus de vingt ans.

Divers portraits d'elle ont paru dans la presse. On y apprend qu'elle est archéozoologue, spécialiste des ossements (si, si) et de l'Europe médiévale, qu'elle a emprunté son pseudonyme de Vargas à *La Comtesse aux Pieds nus*, de Joseph Leo Mankiewicz ... et aussi, et enfin, qu'elle est la "fille d'un surréaliste". Un complément d'enquête nous a révélé que ledit surréaliste n'était autre que le regretté Philippe Audoin, membre du dernier groupe surréaliste, auteur en 1976 (parmi d'autres essais) du remarquable *Maurice Fourré, rêveur définitif* (Éditions le Soleil Noir), et premier admirateur, exégète et défenseur de notre grand homme.

Frédérique Audoin, alias Fred Vargas, aurait-elle subi, ne serait-ce que par ricochet, l'influence de Maurice Fourré ? Une lecture attentive de ses romans permet de l'affirmer. Quelques signes épars, épaves flottant çà et là dans des eaux, celles, bretonnes, de *Un peu plus loin sur la droite* (1996), une histoire qui se déroule en Bretagne, à Port-Nicolas (un lieu imaginaire dont le modèle pourrait être le Bénodet de l'enfance de Vargas), où un nommé Gaël, victime du tueur, est qualifié de ... *rêveur définitif* (c'est nous qui soulignons); ou encore, celles, plus ligériennes, de *Sous les vents de Neptune* (2003), dont tout un épisode - une exhumation ! - se passe à ... *Richelieu, cité du Cardinal* (c'est encore nous qui soulignons). D'ailleurs l'assassin, dans ce volume, le bien nommé Fulgence, n'est pas sans en rappeler, à

bien des égards, un autre : le Baron de Languidic, dit "Tête-de-Nègre", héros d'un roman somme toute bien policier.

Fred Vargas mérite donc, outre la reconnaissance que nous lui devons pour tous les moments heureux qu'elle nous a fait passer, le salut fraternel des membres de l'AAMF qui seraient fort heureux de la compter dans leurs rangs, à titre de membre d'honneur.

II. Objet Coup fou

Un de nos membres nous avait déjà signalé la trace occulte d'une lecture de Fourré dans les romans policiers du regretté Pierre Siniac, en particulier *Ferdinaud Céline*, charge au vitriol contre les milieux littéraires parisiens. Un autre Siniac, *Les Casse-route*, qui se passe à Rezé, près de Nantes, est l'histoire d'une revanche africaine contre les anciens négriers. Le dossier reste ouvert. En voici la première pièce.

Objet : Coup fou

De : "RS" <R.S.@club-internet.fr>

Date : Mon, 18 Oct 2004 22:45:43 +0200

À : "Van Doublur" <bruvalduno@wanadoo.fr>

Objet : coup fou

... À la place j'ai pris "Ferdinaud Céline" de Siniac. Commence très fort avec l'interview par Pivot d'un duo d'écrivains:
- *Jean-Rémi Dochin est né en 1950, et vous, Gastinel, en 1932.*
- *32, l'année du Voyage ! exulta le gros type.* - *Dochin est natif de Château-Gontier, en Mayenne.*
- *Plus exactement de Rechangé, à 7 km de là, rectifia Dochin ...*

1950 l'année de la Nuit...

Ça continue fort aussi. Dochin est né en octobre 50, le mois de la

Nuit... (*sic, NdR*)
Rechangé n'existe pas.
Dochin est un auteur nul qui débarque au motel de Céline près d'Ussel (la
Marraine d'Ussel ?), qui voit en lui la tête de nègre idéale (inversée) pour endosser la paternité du bouquin qu'elle a écrit à partir de ses souvenirs de collaboration, mais qu'elle ne peut signer (...)
Comme Dochin a un manuscrit causant de la même période, elle procède à une manip pour lui faire publier sa "Java brune" alors que lui croit que c'est son propre manuscrit qui est publié.
Lorsqu'il se rend compte du truc, il repart dans ses nullités polardeuses antérieures pour écrire ... "Coup fourré au Val Fourré" ...
Et un chapitre est intitulé "Le manuscrit de Julien Gracq" ...
et il y est pas mal question des "révélations" que fait Céline, âgée de 73 ans lors de leur rencontre, de 77 à la publication de la "Java". Céline est née un 27 décembre (1918), la date à l'opposé du 27 juin de Momo (*Maurice Fourré, NdR*)
Siniac date son oeuvre du 26 juin au 27 décembre 95.
Ça serait pas mal qu'il y ait des vrais fourréens qui se penchent là-dessus ...

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de l'
Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tel&fax : 01.42.64.83.54
email : tontoncoucou@wanadoo.fr
Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval
Elle est envoyée à tous les membres de l'Association.
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 3 euros (frais de port inclus).

Les auteurs sont seuls responsables des articles qu'ils confient à la rédaction.

Pour adhérer

**envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF, au siège,
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
Cotisation annuelle : 15 €
membres bienfaiteurs : 75 € et plus.**

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de nombreux membres pour donner à l'oeuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle mérite